

CLASSES DE PTSI ET PT

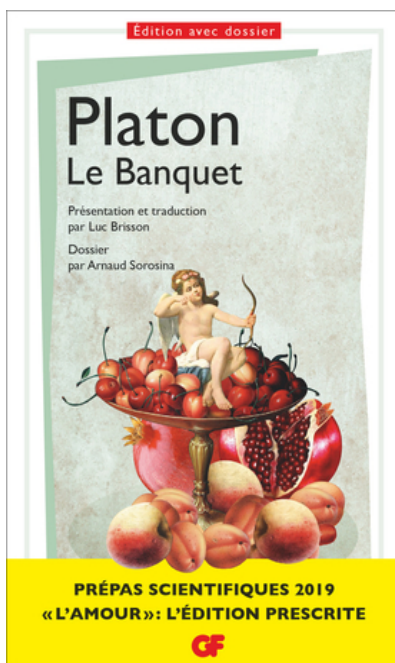
Année scolaire 2018-2019

FRANÇAIS

Le programme 2018-2019 des classes préparatoires scientifiques se compose des œuvres suivantes :

L'AMOUR

- 1- **Platon** : *Le Banquet*, éd. GF n°1598, traduction de Luc Brisson. **Edition obligatoire.**
- 2- **William Shakespeare** : *Le Songe d'une nuit d'été*, éd. Folio Théâtre, traduction Jean-Michel Déprats. **Edition obligatoire.**
- 3- **Stendhal** : *La Chartreuse de Parme*, éd. au choix, GF 1119 ou 1424, Livre de poche 16068.



Bibliographie :

- Georg Simmel, *Philosophie de l'amour*, Rivages poche, 1991.
- Luc Ferry, *De l'amour : Une philosophie pour le XXIe siècle*, éd. Odile Jacob, 2004.
- Aude Lancelin, Marie Lemonnier : *Les philosophes de l'amour*, éd. J'ai lu, 2008.
- Pascal Bruckner, *Le paradoxe amoureux*, éd. Grasset, 2009.
- Catherine Merrien, *L'Amour : De Platon à Comte-Sponville*, éd. Eyrolles, 2009.
- Alain Badiou, *Eloge de l'amour*, Café Voltaire, éd. Flammarion, 2009.
- Alain de Botton, *Petite philosophie de l'amour*, éd. J'ai lu, 2010.
- Nicolas Grimaldi, *Les Métamorphoses de l'amour*, éd. Grasset, 2011.
- André Comte-Sponville, *Pensées sur l'amour*, éd. Albin Michel, 1998.
- André Comte-Sponville, *Le Sexe ni la mort*, éd. Le Livre de poche, 2012.
- Monique Canto-Sperber, *Sans foi ni loi*, éd. Plon, 2015.

La lecture des œuvres pendant les vacances est IMPERATIVE. Pour diverses raisons :

- Une année en classe préparatoire passe très vite (la première pour se mettre au rythme, la seconde à cause de la proximité des concours, la troisième...) et demande une quantité de travail importante dans toutes les matières. Vous n'aurez guère le temps après la rentrée de septembre, de lire en détail des œuvres assez conséquentes et vous vous trouverez (malheureusement pour cette matière !) toujours d'autres priorités de travail ou de distraction.
- L'efficacité dans les matières littéraires demande une maturation, une réflexion, un recul que vous n'aurez pas si vous découvrez les textes au dernier moment. Vous devez avoir à votre disposition un matériau de travail qui favorisera votre **RE-lecture** des œuvres.
- Le temps que vous « perdrez » pendant les vacances, vous le gagnerez pendant l'année en retrouvant aisément et rapidement les références utiles à vos dissertations et à vos colles.
- Et enfin le plaisir de la lecture sera d'autant plus vrai qu'il ne sera pas perturbé par la précipitation et d'autres préoccupations mentales.

*

Lire une œuvre pour une classe préparatoire n'a cependant rien de commun avec une lecture banale, de pure distraction ou d'obligation lycéenne. Si tant est que vous lisiez volontiers et attentivement les livres mentionnés, vous risquez malgré tout d'avoir oublié l'essentiel et l'accessoire au moment des concours, huit mois plus tard. Lisez donc chaque œuvre **à votre table de travail avec feuille de papier, stylos de couleurs et règle**. Faites l'effort pour chaque page de **relever les idées importantes, de recopier les citations marquantes, les indices spatio-temporels, les personnages, les situations...** Vous trouverez ci-après les premières pages du *Banquet* de Platon, du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare et de *La Chartreuse de Parme* de Stendhal. Après cette lecture exhaustive et méthodique, efforcez-vous de faire le plan du livre et d'étudier la biographie des auteurs concernés en rapport avec ces textes. Vous tirerez alors profit des ouvrages critiques complémentaires et notamment des manuels spécifiques prévus par les éditeurs spécialisés dans les classes préparatoires comme : *L'amour, l'épreuve de français prépas scientifiques*, *Vuibert* (ou l'équivalent chez Garnier-Flammarion, Ellipses, PUF ou Belin).

Vous trouverez dans le commerce une multitude de publications générales ou spécialisées pour approfondir la connaissance des œuvres. Mais **ne vous précipitez pas sur ces ouvrages**. L'essentiel sera repris dans le cours. Et **il vaut mieux vous concentrer, pendant ces vacances, sur les œuvres. Dès la rentrée de septembre, je m'assurerai par un contrôle que vous avez lu ces trois livres.** Essayez cependant de ne pas procéder à cette lecture pour « faire plaisir au professeur » (et aux parents) et pour cette première interrogation. Le français en classe préparatoire peut être un atout et un équilibre.

Vous avez fait le choix d'une préparation scientifique parce que vous étiez fort en maths ou motivé par la science et la technique. Et vous avez pu en déduire ou croire à la subsidiarité pour ne pas dire à l'inutilité des matières littéraires. Il faudrait pourtant vous convaincre rapidement du contraire en vous rappelant d'abord des coefficients des principaux concours et de l'importance de la culture générale, de l'esprit d'analyse et de synthèse, de la qualité d'expression dans l'activité professionnelle d'un cadre. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais. L'ingénieur que vous aspirez à devenir doit savoir rapidement cerner une situation nouvelle et y apporter la meilleure solution en prenant en compte tous les paramètres. Le cours de français en classe préparatoire ne diffère pas de ces objectifs : acquérir des méthodes, des outils d'analyse, des référents pour répondre avec efficacité et personnalité à une problématique particulière. Le français n'est, en définitive, qu'une variante des autres enseignements scientifiques qui vous sont dispensés.

Soyez donc pragmatique, lucide et ouvert. On n'attend pas d'un étudiant de classe préparatoire scientifique qu'il soit particulièrement doué pour l'écriture ou exceptionnellement cultivé dans le domaine de la littérature. La réussite aux épreuves académiques est accessible à quiconque fait preuve d'un minimum d'intelligence des enjeux et des principes. Quelles que soient vos dispositions initiales, abordez chaque matière avec un souci pragmatique d'efficacité et de profit intellectuel. Pour cela méfiez-vous des états d'âme circonstanciels qui vous font faire l'impasse sur tel cours, telle œuvre, tel exercice ou telle pédagogie. Vous feriez le jeu, sans y prendre garde, de ce darwinisme latent qui prévaut inévitablement dans ces classes sélectives. Ne perdez pas de vue que les succès se construisent dès l'entrée en première année de classe préparatoire et non à la veille de l'épreuve.

Si la séduction, la conviction, la compréhension, la révélation... ne sont pas au rendez-vous de votre première lecture, considérez la difficulté comme un défi et non comme un ennui. A votre capacité de triompher des résistances se jugera votre véritable compétence. Et méditez ces propos que Marguerite Yourcenar prête à Hadrien : « *Je choisissais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible. Les plus mornes travaux s'exécutaient sans peine pour peu qu'il me plût de m'en éprendre. Dès qu'un objet me répugnait, j'en faisais un sujet d'étude ; je me forçais adroitement à en tirer un motif de joie. En face d'une occurrence imprévue... je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de tout ce qu'il m'apportait d'inattendu* ». Vous apprendrez peut-être ainsi que le plaisir vient aussi du dépassement de soi et de la découverte.

Je mettrai sur mon blog <http://potethiquealentstics.over-blog.com/> (rubrique CPGE), aux environs de la mi-août, un certain nombre de notes de lecture des œuvres au programme. Merci aux étudiants rejoignant la PTSI et la PT à la rentrée de m'envoyer un mail avec leurs nom et prénom.

Bernard Martial (martialbernard@yahoo.fr)

Concours des écoles d'ingénieurs : jouez la carte des lettres et des langues

Loin d'être subsidiaires, ces épreuves peuvent faire la différence le jour J,

Le Monde de l'éducation, 17 mars 2015, Aurélie Djavadi.

En classe préparatoire scientifique, le français et l'étude d'une première langue étrangère semblent peser bien peu, avec les quatre heures hebdomadaires qui leur sont dévolues. Lors des concours des écoles d'ingénieurs cependant, ces matières peuvent changer la donne. « *Elles sont dotées de coefficients importants*, souligne Sandrine Costa-Colin, professeur de lettres au lycée Carnot de Dijon. *A Centrale, par exemple, l'épreuve de français et de philosophie compte autant que l'un des écrits en sciences.* » Idem au niveau du concours E3A, qui ouvre notamment les portes de l'Ecole nationale des arts et métiers (Ensam) : dans l'une des principales filières, l'écrit de français est doté d'un coefficient 6 sur un total de 34, à l'instar d'une épreuve de maths.

« *Lors des concours communs polytechniques, les disciplines littéraires représentent 30 % des points ; l'Ecole de l'air a même fixé un seuil éliminatoire à 5 sur 20* », précise le président de cette banque d'épreuves, Pierre Benech. Voilà qui influe sur les classements et peut même départager des candidats, dans la mesure où « *l'éventail des notes attribuées en français est souvent plus large qu'en maths* », selon Xavier Dufresne, directeur de la formation initiale à l'Ensam.

Pour Sandrine Costa-Colin, les étudiants ont d'autant plus intérêt à s'investir dans ces matières que « *les marges de progression sont importantes pour les candidats qui jouent le jeu* ». En effet, on n'attend pas d'eux une érudition littéraire mais un travail sur un thème déterminé à l'avance, en l'occurrence « la guerre » pour la session 2015, sur la base de trois œuvres au programme. « *L'ensemble des analyses sont faites en classe prépa* », poursuit M^{me} Costa-Colin. Les élèves n'ont donc plus qu'à assimiler les cours pour nourrir leur réflexion le jour J. Si les sujets varient en fonction des écoles, ils prennent toujours la forme d'un texte à résumer ou d'une dissertation. Ces exercices permettent de tester les capacités de synthèse, d'argumentation et d'expression nécessaires aux métiers visés.

« *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* » Julien Bohdanowicz, directeur des études de l'Ecole des Mines, Paris-Tech.

A l'oral, les candidats peuvent voir à commenter des textes hors programme. C'est le cas aux Mines ParisTech. « *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* », signale Julien Bohdanowicz, directeur des études chargé du cycle « ingénieur civil » de l'école.

En langues, dans beaucoup de concours, les candidats sont confrontés à une synthèse de documents d'actualité. « *Si l'on ne s'intéressait qu'au niveau de vocabulaire et de grammaire, des questions à choix multiples suffiraient. Mais l'enjeu est que les connaissances soient le vecteur de découvertes culturelles* », poursuit M. Bohdanowicz. « *Lisez régulièrement la presse des pays concernés* », conseille aussi Pierre Benech.

D'une manière générale, les compétences en français et en anglais sont valorisées dans d'autres cadres. D'abord, un point sur vingt est attribué à l'orthographe et aux qualités d'expression dans chaque épreuve. En sciences de l'ingénieur, les étudiants sont invités à travailler sur une documentation technique, pouvant par conséquent inclure des notices en anglais. Et au concours E3A, l'entretien scientifique est évalué par un jury composé de deux professeurs, l'un de physique et l'autre de... français.

Le Banquet (Συμπόσιον) de Platon

Traduction de Luc Brisson, éditions GF n°1598 (entre parenthèses n° des pages dans cette édition)

NOTE DE LECTURE

Introduction : source et début du récit :

A. Circonstances du récit [172a – 178a]

Alors qu'il vient de Phalère, Apollodore rencontre Glaucon qui l'invite à raconter le banquet qui a réuni Agathon, Socrate, Alcibiade et les autres où ils ont abordé le thème de l'amour. Glaucon en a entendu parler indirectement mais il veut entendre le témoignage direct d'Apollodore qui, selon lui, y a assisté en direct.

Ce banquet n'est pas récent, dit Apollodore car Agathon ne réside plus à Athènes (depuis 407 av. J.-C.) et Apollodore ne fréquente Socrate (mort en 399) que depuis trois ans. Depuis il est devenu son disciple.

Ce banquet a eu lieu alors qu'Apollodore et Glaucon n'étaient que des enfants, au moment où Agathon a obtenu le prix pour sa première tragédie et a offert un sacrifice.

APOLLODORE

[172a] J'estime n'être pas trop mal préparé à vous raconter ce que vous avez envie de savoir. L'autre jour en effet, je venais de Phalère qui est mon dème et je montais vers la ville. Alors, un homme que je connaissais et qui marchait derrière moi m'aperçut, et se mit à m'appeler de loin, sur le ton de la plaisanterie.

GLAUCON

Eh, l'homme de Phalère, toi Apollodore, tu ne veux pas m'attendre !

APOLLODORE

Et moi de m'arrêter pour l'attendre. Et lui de reprendre :

GLAUCON

Apollodore, dit-il, justement je cherchais à te rencontrer, pour connaître tous les détails concernant l'événement qui réunit Agathon, [172b] Socrate, Alcibiade et les autres qui avec eux prirent alors part au banquet, et quels discours ils tinrent sur le thème de l'amour. Quelqu'un d'autre en effet m'en a fait un récit qu'il tenait de Phénix, le fils de Philippe, (85) et il m'a dit que toi aussi tu étais au courant. Mais lui, malheureusement, il ne pouvait rien dire de précis. Fais-moi donc ce récit, car nul n'est plus autorisé que toi pour rapporter les propos de ton ami. Mais, reprit-il, dis-moi d'abord si tu as pris part à la réunion, ou non.

APOLLODORE

On voit bien, répartis-je, qu'il ne t'a vraiment rien [172c] raconté de précis celui qui t'a fait ce récit, si tu estimes que la réunion dont tu t'informes est assez rapprochée dans le temps pour que je puisse y avoir pris part.

GLAUCON

Je pense bien que c'était le cas.

APOLLODORE

Comment, repris-je, peux-tu dire cela, Glaucon ? Tu ne sais pas que depuis plusieurs années Agathon ne réside plus ici, alors que cela ne fait pas encore trois ans que je fréquente Socrate et que je m'emploie chaque jour à savoir ce qu'il dit et ce qu'il fait. Auparavant, [173a] je courais de-ci de-là au hasard m'imaginant faire quelque chose, alors je n'étais plus misérable que quiconque, à l'instar de toi maintenant qui t'imagines que toute occupation vaut mieux que de pratiquer la philosophie.

GLAUCON

Ne te moque pas, reprit-il, mais dis-moi quand eut lieu cette réunion.

APOLLODORE

Nous étions encore des enfants, répondis-je. Cela se passa quand Agathon remporta le prix avec sa première tragédie, le lendemain du jour où, en compagnie (86) de ses choreutes, il offrit un sacrifice en l'honneur de sa victoire.

GLAUCON

Cela doit donc remonter à fort longtemps, fit-il remarquer. Mais qui t'en a fait le récit ? Socrate lui-même ?

APOLLODORE

C'est Aristodème, l'amant le plus fervent de Socrate, qui en a fait le récit. Socrate, après coup, en a confirmé la véracité à Apollodore.

Glaucon demande donc à Apollodore de lui faire ce récit sur le chemin qui monte vers la ville.

Apollodore qui a déjà fait ce récit, est prêt à recommencer. Il préfère d'ailleurs parler de philosophie que des richesses même si les gens ne le comprennent pas.

Quelqu'un fait remarquer qu'Apollodore, surnommé « le fou furieux » passe son temps à se blâmer et à blâmer tout le monde, à l'exception de Socrate.

C'est pour cela qu'on l'appelle « fou furieux » confirme Apollodore.

L'auditeur anonyme le prie alors de ne pas différer le début de son récit.

Apollodore va donc reprendre son récit au début en tant que narrateur.

B. Début du récit [174a-178a]

Aristodème croise Socrate, revenant du bain et chaussé de sandales, ...

... qui lui dit qu'il va souper chez Agathon. La veille, il ne s'est pas rendu à la fête donnée pour sa victoire par crainte de la foule. Il s'est fait beau pour aller chez ce beau garçon.

Non, par Zeus, [173b] dis-je, mais celui qui l'a raconté à Phénix, c'était Aristodème, du dème de Kydathénéon, un homme petit, qui allait toujours pieds nus. Il était présent à la réunion, car, parmi ceux d'alors, c'était **l'amant** le plus fervent de Socrate, me semble-t-il. Mais, bien entendu, j'ai après coup posé à Socrate quelques questions sur ce que m'avait rapporté Aristodème, et il confirma que le récit d'Aristodème était exact.

GLAUCON

Pourquoi donc, reprit-il, ne pas me faire ce récit ? Après tout, la route qui monte à la ville est faite exprès pour qu'on y converse en marchant.

APOLLODORE

Voilà comment tout en marchant nous nous entretenions de cet événement, [173c] de sorte que, tout comme je le disais en commençant, je ne suis pas si mal préparé à vous en informer. Si donc il me faut, à vous aussi, faire ce récit, allons-y. En tout cas, pour ce qui me concerne du reste, c'est un fait que parler moi-même de philosophie ou entendre quelqu'un d'autre en parler, constitue pour moi, indépendamment de l'utilité que cela représente à mes yeux, un plaisir très vif. Quand au contraire j'entends d'autres propos, les vôtres en particulier, ceux de gens riches et qui font des affaires, cela me pèse et j'ai pitié de vous mes amis, parce que vous vous imaginez **(87)** faire quelque chose, alors que vous ne faites rien. En revanche, c'est sans doute moi que vous tenez pour [173d] malheureux, et j'estime que vous êtes dans le vrai en le pensant. Pour ma part, en tout cas, je n'estime pas que vous êtes malheureux, j'en suis convaincu.

ANONYME

Tu es toujours le même, Apollodore, toujours à t'accuser et accuser les autres, et tu me donnes l'impression de penser que, Socrate excepté, absolument tous les hommes sont des misérables, à commencer par toi. D'où peut venir ton surnom de « fou furieux », pour ma part je l'ignore. Il n'en reste pas moins que dans les propos que tu tiens, tu ne changes pas ; toujours agressif contre toi-même et les autres, à l'exception de Socrate [173e].

APOLLODORE

Très cher ami, c'est mon opinion sur moi-même et sur vous autres qui fait que je passe pour « fou furieux », pour « à côté de la plaque ».

ANONYME

Ce n'est pas la peine, Apollodore, de nous disputer là-dessus à l'heure qu'il est ; fais plutôt ce que précisément nous t'avons demandé ; ne te dérobe pas, mais rapporte les discours qui furent prononcés.

APOLLODORE

Eh bien, voici à peu près quels ils furent. En fait, il vaut mieux que je reprenne le récit à partir du début, [174a] et que je m'efforce de jouer pour vous à mon tour le rôle du narrateur.

ARISTODÈME

Je tombai en effet, me dit-il sur Socrate qui venait du bain et qui portait des sandales, ce qu'il ne faisait **(88)** que rarement, et je lui demandai où il allait pour s'être fait si beau. Et lui de me répondre :

SOCRATE

Je vais souper chez Agathon. Hier en effet je me suis abstenu d'aller à la fête donnée pour célébrer sa victoire, car je craignais la foule. Mais j'ai promis d'être là aujourd'hui. Voilà bien pourquoi je me suis fait beau, car je désire être beau pour aller chez un beau garçon. Mais toi au fait, poursuivit-il, que penserais-tu [174b] de

Le Songe d'une nuit d'été

A Midsummer Night's dream

William Shakespeare

Traduction de Jean-Michel Déprats, Folio Théâtre n°81 (entre parenthèses n° des pages dans cette édition)

NOTE DE LECTURE

Acte I, scène 1 :

Thésée, duc d'Athènes, entre, accompagné de sa fiancée Hippolyta, reine des Amazones, qu'il doit épouser dans quatre jours. Il exprime l'empressement qu'il ressent à l'idée de ce mariage.

Hippolyta est toute aussi impatiente que lui.

Thésée demande à Philostrate d'aller préparer la jeunesse d'Athènes à ces festivités. L'intendant sort.

Thésée rappelle alors que s'il a conquis Hippolyta dans la violence (en annexant son royaume de « Féminie »), il va l'épouser dans la joie.

Egée et sa fille Hermia entrent alors avec Lysandre, Héléna et Démétrius.

Egée salue Thésée qui lui demande des nouvelles.

Egée se plaint de sa fille Hermia qui refuse d'épouser Démétrius qu'il a pourtant choisi pour elle...

Acte I

Scène 1

Entrent Thésée, Hippolyta [Philostrate] *et d'autres*

THÉSÉE

À présent, Hippolyta, notre heure nuptiale
S'avance à grands pas ; quatre jours heureux vont apporter
Une lune nouvelle ; mas oh ! comme elle me semble lente
À décroître cette ancienne lune ! Elle retarde mes désirs,
Comme une belle-mère ou une veuve
Fait s'étioler le revenu d'un jeune homme.

HIPPOLYTA

Quatre jours seront vite engloutis dans la nuit ;
Quatre nuits feront vite passer le temps en rêves ;
Et alors la lune, pareille à un arc d'argent
Nouvellement tendu dans le ciel, contempera la nuit
De nos festivités.

THÉSÉE

Va Philostrate,

Excite la jeunesse d'Athènes à des divertissements, (47)
Réveille l'esprit vif et alerte de la joie,
Renvoie la mélancolie aux funérailles ;
Cette compagne blafarde ne convient pas à notre fête.
[*Sort Philostrate.*]

Hippolyta, je t'ai courtisée avec mon épée,
Et conquis ton **amour** en te faisant violence,
Mais je veux t'épouser sur une autre musique,
Dans le faste, la liesse, et les réjouissances.

Entrent ÉGÉE *et sa fille* HERMIA *avec* LYSANDRE *et* HÉLÉNA *avec* DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE

Heureux soit Thésée, notre duc renommé.

THÉSÉE

Merci, mon bon Egée. Quelles nouvelles de toi ?

ÉGÉE

Plein de dépit je viens me plaindre
De mon enfant, de ma fille Hermia.
Avancez Démétrius ! Mon noble seigneur,
Cet homme a mon consentement pour l'épouser.
Avancez Lysandre ! Mon gracieux duc,

... et de Lysandre qui a ensorcelé le cœur de sa fille en lui offrant des poèmes et des cadeaux.

Si elle persiste dans son refus d'épouser Démétrius, Egée revendique « l'ancien privilège d'Athènes » de pouvoir la livrer à la mort.

Thésée s'adresse alors à Hermia et l'invite à réfléchir. Elle doit obéissance à son père et « Démétrius est un digne gentilhomme » ...

« Lysandre aussi » répond Hermia.

Mais il n'a pas l'agrément de son père, insiste Thésée.

Face à Thésée, Hermia essaie de justifier son choix : que peut-il lui arriver de pire si elle refuse d'épouser Démétrius...

Elle risque la mort ou de finir sa vie dans la solitude d'un couvent.

Cet homme a ensorcelé le cœur de mon enfant.
Toi, toi, Lysandre, tu lui as offert des poèmes,
Et tu as échangé des gages d'**amour** avec mon enfant.
Tu as au clair de lune, sous sa fenêtre chanté,
D'une voix douce, des vers d'**amour** doucereux,
Et tu as séduit son imagination
Avec des bracelets de tes cheveux, des bagues, babioles, fanfreluches,
Colifichets, brimborions, bouquets, friandises (messagers **(49)**
De grand ascendant sur la tendre jeunesse),
Par la ruse tu as chapardé le cœur de ma fille,
Changé l'obéissance (qui m'est due)
En rudesse opiniâtre. Ainsi, mon gracieux duc,
Si elle ne veut pas ici, devant Votre Grâce,
Consentir à épouser Démétrius,
Je revendique l'ancien privilège d'Athènes :
Puisqu'elle est mienne, je peux disposer d'elle,
Pour la livrer, soit à ce gentilhomme,
Soit à la mort, en accord avec notre loi
Qui ne prévoit aucun sursis en pareil cas.

THÉSÉE

Que dites-vous Hermia ? Réfléchissez, belle jeune fille
Pour vous, votre père doit être comme un dieu :
C'est lui qui a modelé votre beauté, oui, et
Pour lui vous n'êtes qu'une effigie de cire
Où il a marqué son empreinte, et il est en son pouvoir
D'en maintenir ou d'en détruire la forme.
Démétrius est un digne gentilhomme.

HERMIA

Lysandre aussi.

THÉSÉE

En lui-même oui,
Mais en l'occurrence, comme il n'a pas l'agrément de votre père,
L'autre doit être considéré comme plus digne.

HERMIA

Je voudrais que mon père regarde avec mes yeux. **(51)**

THÉSÉE

C'est plutôt à vos yeux de regarder avec son jugement.

HERMIA

Je supplie votre Grâce de me pardonner.
Je ne sais quelle puissance me rend téméraire ;
Ni s'il convient à ma pudeur
De plaider ici pour mes pensées en votre présence ;
Mais j'implore Votre Grâce de me faire connaître
Ce qui peut arriver de pire,
Si je refuse d'épouser Démétrius.

THÉSÉE

Sois d'être mise à mort, soit d'abjurer
Pour toujours la société des hommes.
Aussi, belle Hermia, interrogez vos désirs,
Sondez votre jeunesse, examinez bien votre sang ;

La Chartreuse de Parme

de Stendhal

Note de lecture :

Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan. Huit jours plus tôt, les journaux présentaient encore ces Français comme des brigands fuyant devant les troupes de l'Empereur Charles Quint et du roi Philippe II.

Déjà au moyen-âge, les Lombards républicains avaient fait preuve d'un courage équivalent à celui des Français face à l'empereur d'Allemagne.

L'arrivée de l'armée française et le départ du dernier régiment d'Autriche marquèrent la chute des idées anciennes et redonnèrent de l'euphorie et la liberté à la population. On renversa les statues des despotes et l'esprit des Lumières supplanta l'obscurantisme des moines.

Avant l'arrivée des Français, la ville était gardée par l'armée milanaise et des régiments hongrois. Outre la surveillance des curés, les habitants étaient également spoliés de leur blé par l'archiduc, homme de paille de l'Empereur qui prélevait sa part.

En mai 1796, le peintre Gros fit une caricature de l'archiduc répandant le blé plutôt que son sang après une blessure au ventre fait par une baïonnette. Dans ce pays de despotisme, on n'avait jamais vu une telle liberté d'expression et le dessin reproduit dans la nuit fut vendu à 20.000 exemplaires.

CHAPITRE PREMIER

MILAN EN 1796

LE 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans **Milan** à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de **Lodi**, et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles César et Alexandre avaient un successeur. Les miracles de bravoure et de génie dont **l'Italie** fut témoin en quelques mois réveillèrent un peuple endormi ; huit jours encore avant l'arrivée des Français, les Milanais ne voyaient en eux qu'un ramassis de brigands, habitués à fuir toujours devant les troupes de Sa Majesté Impériale et Royale : c'était du moins ce que leur répétait trois fois la semaine un petit journal grand comme la main, imprimé sur du papier sale.

Au moyen âge, les Lombards républicains avaient fait preuve d'une bravoure égale à celle des Français, et ils méritèrent de voir leur ville entièrement rasée par les empereurs d'**Allemagne**. Depuis qu'ils étaient devenus de *fidèles sujets*, leur grande affaire était d'imprimer des sonnets sur de petits mouchoirs de taffetas rose quand arrivait le mariage d'une jeune fille appartenant à quelque famille noble ou riche. **Deux ou trois ans** après cette grande époque de sa vie, cette jeune fille prenait un cavalier servant : quelquefois le nom du sigisbée choisi par la famille du mari occupait une place honorable dans le contrat de mariage. Il y avait loin de ces mœurs efféminées aux émotions profondes que donna l'arrivée imprévue de l'armée française. Bientôt surgirent des mœurs nouvelles et passionnées. Un peuple tout entier s'aperçut, **le 15 mai 1796**, que tout ce qu'il avait respecté jusque-là était souverainement ridicule et quelquefois odieux. Le départ du dernier régiment de **l'Autriche** marqua la chute des idées anciennes : exposer sa vie devint à la mode ; on vit que pour être heureux après des siècles de sensations affadissantes, il fallait aimer la patrie d'un amour réel et chercher les actions héroïques. On était plongé dans une nuit profonde par la continuation du despotisme jaloux de Charles-Quint et de Philippe II ; on renversa leurs statues, et tout à coup l'on se trouva inondé de lumière. **Depuis une cinquantaine d'années** et à mesure que *l'Encyclopédie* et Voltaire éclataient en **France**, les moines criaient au bon peuple de **Milan**, qu'apprendre à lire ou quelque chose au monde était une peine fort inutile, et qu'en payant bien exactement la dîme à son curé, et lui racontant fidèlement tous ses petits péchés, on était à peu près sûr d'avoir une belle place en paradis. Pour achever d'énervier ce peuple autrefois si terrible et si raisonneur, **l'Autriche** lui avait vendu à bon marché le privilège de ne point fournir de recrues à son armée.

En 1796, l'armée milanaise se composait de vingt-quatre faquins habillés de rouge, lesquels gardaient la ville de concert avec quatre magnifiques régiments de grenadiers hongrois. La liberté des mœurs était extrême, mais la passion fort rare d'ailleurs, outre le désagrément de devoir tout raconter au curé, sous peine de ruine même en ce monde, le bon peuple de **Milan** était encore soumis à certaines petites entraves monarchiques qui ne laissaient pas que d'être vexantes. Par exemple **l'archiduc**, qui résidait à **Milan** et gouvernait au nom de l'Empereur, son cousin, avait eu l'idée lucrative de faire le commerce des blés. En conséquence, défense aux paysans de vendre leurs grains jusqu'à ce que Son Altesse eût rempli ses magasins.

En mai 1796, **trois jours après l'entrée des Français**, un jeune peintre en miniature, un peu fou, nommé **Gros**, célèbre depuis, et qui était venu avec l'armée, entendant raconter au grand café des *Servi* (à la mode alors) les exploits de **l'archiduc**, qui de plus était énorme, prit la liste des glaces imprimée en placard sur une feuille de vilain papier jaune. Sur le revers de la feuille il dessina le gros **archiduc** ; un soldat français lui donna un coup de baïonnette dans le ventre, et, au lieu de sang, il en sortait une quantité de blé incroyable. La chose nommée plaisanterie ou caricature n'était pas connue en ce pays de despotisme cauteleux. Le dessin laissé par **Gros** sur la table du café des *Servi* parut un miracle descendu du ciel ; il fut gravé dans la nuit, et le lendemain on en vendit vingt mille exemplaires.

Le même jour, on affichait l'avis d'une contribution de guerre de 6 millions pour l'armée française.

Mais cette somme importante ne choqua que les prêtres et les nobles. La population était déjà séduite par la joie et la jeunesse de cette armée dirigée par un général de 27 ans.

Alors qu'on les présentait comme sanguinaires, ces jeunes soldats faisaient la fête tous les soirs et les femmes leur apprenaient les danses italiennes.

Les officiers étaient logés chez les gens riches. Ainsi, le lieutenant Robert avait reçu un billet de logement pour le palais de la marquise Del Dongo. Ce jeune révolutionnaire était si mal vêtu que le majordome de la maison essaya d'arranger sa tenue avant qu'il se présente au dîner. Il était censé être un « monstre » ; c'est lui qui avait peur.

La marquise Del Dongo était alors dans tout l'éclat de sa beauté avec ses yeux doux et ses cheveux blonds.

Dans la salle à manger du palais, les 12 laquais et les valets de chambre plus richement vêtus que lui, le regardaient avec mépris mais il ne voulait pas les sermonner pour ne pas effrayer la marquise.

De fait, la marquise n'était pas plus rassurée et pour se donner du courage, elle envoya chercher au couvent sa belle-sœur Gina Del Dongo devenue depuis la comtesse Pietranera.

Le même jour, on affichait l'avis d'une contribution de guerre de six millions, frappée pour les besoins de l'armée française, laquelle, venant de gagner six batailles et de conquérir vingt provinces, manquait seulement de souliers, de pantalons, d'habits et de chapeaux.

La masse de bonheur et de plaisir qui fit irruption en Lombardie avec ces Français si pauvres fut telle que les prêtres seuls et quelques nobles s'aperçurent de la lourdeur de cette contribution de six millions, qui, bientôt, fut suivie de beaucoup d'autres. Ces soldats français riaient et chantaient toute la journée ; ils avaient moins de vingt-cinq ans, et leur général en chef, qui en avait vingt-sept, passait pour l'homme le plus âgé de son armée. Cette gaieté, cette jeunesse, cette insouciance, répondaient d'une façon plaisante aux prédications furibondes des moines qui, depuis six mois, annonçaient du haut de la chaire sacrée que les Français étaient des monstres, obligés, sous peine de mort, à tout brûler et à couper la tête à tout le monde. À cet effet, chaque régiment marchait avec la guillotine en tête.

Dans les campagnes l'on voyait sur la porte des chaumières le soldat français occupé à bercer le petit enfant de la maîtresse du logis, et presque chaque soir quelque tambour, jouant du violon, improvisait un bal. Les contredanses se trouvant beaucoup trop savantes et compliquées pour que les soldats, qui d'ailleurs ne les savaient guère, pussent les apprendre aux femmes du pays, c'étaient celles-ci qui montraient aux jeunes Français *la Monfèrine*, *la Sauteuse* et autres danses italiennes.

Les officiers avaient été logés, autant que possible, chez les gens riches ; ils avaient bon besoin de se refaire. Par exemple, un lieutenant, nommé Robert, eut un billet de logement pour le palais de la marquise del Dongo. Cet officier, jeune réquisitionnaire assez leste, possédait pour tout bien, en entrant dans ce palais, un écu de six francs qu'il venait de recevoir à Plaisance. Après le passage du pont de Lodi, il prit à un bel officier autrichien tué par un boulet un magnifique pantalon de nankin tout neuf, et jamais vêtement ne vint plus à propos. Ses épaulettes d'officier étaient en laine, et le drap de son habit était cousu à la doublure des manches pour que les morceaux tinssent ensemble ; mais il y avait une circonstance plus triste : les semelles de ses souliers étaient en morceaux de chapeau également pris sur le champ de bataille, au-delà du pont de Lodi. Ces semelles improvisées tenaient au-dessus des souliers par des ficelles fort visibles, de façon que lorsque le majordome de la maison se présenta dans la chambre du lieutenant Robert pour l'inviter à dîner avec madame la marquise, celui-ci fut plongé dans un mortel embarras. Son voltigeur et lui passèrent les deux heures qui les séparaient de ce fatal dîner à tâcher de recoudre un peu l'habit et à teindre en noir avec de l'encre les malheureuses ficelles des souliers. Enfin le moment terrible arriva. « De la vie je ne fus plus mal à mon aise, me disait le lieutenant Robert ; ces dames pensaient que j'allais leur faire peur, et moi j'étais plus tremblant qu'elles. Je regardais mes souliers et ne savais comment marcher avec grâce. La marquise del Dongo, ajoutait-il, était alors dans tout l'éclat de sa beauté : vous l'avez connue avec ses yeux si beaux et d'une douceur angélique, et ses jolis cheveux d'un blond foncé qui dessinaient si bien l'ovale de cette figure charmante. J'avais dans ma chambre une Hérodiade de Léonard de Vinci, qui semblait son portrait. Dieu voulut que je fusse tellement saisi de cette beauté surnaturelle que j'en oubliai mon costume. Depuis deux ans je ne voyais que des choses laides et misérables dans les montagnes du pays de Gênes : j'osai lui adresser quelques mots sur mon ravissement.

« Mais j'avais trop de sens pour m'arrêter longtemps dans le genre complimenteur. Tout en tournant mes phrases, je voyais, dans une salle à manger toute de marbre, douze laquais et des valets de chambre vêtus avec ce qui me semblait alors le comble de la magnificence. Figurez-vous que ces coquins-là avaient non seulement de bons souliers, mais encore des boucles d'argent. Je voyais du coin de l'œil tous ces regards stupides fixés sur mon habit, et peut-être aussi sur mes souliers, ce qui me perçait le cœur. J'aurais pu d'un mot faire peur à tous ces gens mais comment les mettre à leur place sans courir le risque d'effaroucher les dames ? car la marquise pour se donner un peu de courage, comme elle me l'a dit cent fois depuis, avait envoyé prendre au couvent où elle était pensionnaire en ce temps-là, Gina del Dongo, sœur de son mari, qui fut depuis cette charmante comtesse Pietranera : personne dans la prospérité ne la surpassa par la gaieté et l'esprit aimable, comme personne ne la surpassa par le courage et la sérénité d'âme dans la fortune ...

